

Pierre-Yves LE VIAVANT

Pilote de drone



Les Belles Lettres • Mémoires de Guerre

Pierre-Yves Le Viavant

Pilote de drone

Le premier récit d'une unité de drones
de l'armée française

Paris
Les Belles Lettres
2024

© 2024 Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45550-1

Préface

Bien des années ont passé depuis ce récit. La guerre d'Afghanistan est rentrée dans les livres d'histoire avec la fin tragique que l'on sait. Les drones que mes soldats et moi avons utilisés sont désormais figés le nez en l'air comme décors des places d'armes. Les militaires ont été dispersés aux quatre vents.

Contrairement à une croyance tenace, les drones ne sont pas une nouveauté, ni aujourd'hui ni même au moment de ce récit. L'armée de Terre française utilise de telles machines depuis les années 1960. Le premier emploi opérationnel avec succès date de la guerre du Golfe en 1991. Mais, longtemps, ils sont restés l'apanage de soldats originaux, cantonnés dans des unités à part, ou employés vainement car ils n'avaient pas un intérêt opérationnel manifeste. Les premiers drones fusées survolaient le champ de bataille à grande vitesse et réalisaient mille photographies sur une pellicule géante qu'il fallait étudier pendant de longues heures pour décrypter les images. Sauf à chercher de gros bataillons de chars bien visibles, un temps d'analyse fort long suivait chaque mission. Ils paraissaient peu adaptés lorsque l'armée française se mit à combattre des insurgés fugaces, discrets, confondus, impossibles à identifier. Ce fut l'avènement de la vidéo en temps réel couplé à des caméras

mobiles qui révolutionna le monde des drones dans les années 2000 et donna leurs lettres de noblesse à ces machines. Je me souviens avec ravissement de cette époque où nous les expérimentions, connectant des stations d'analyse de l'imagerie et des moyens de transmission instantanés de sorte que l'image captée était transformée en quelques secondes en renseignement solide directement partagé aux unités sur le terrain ou aux états-majors. Mon capitaine disait à l'époque : « Nous sommes les Blériot du drone », comparant la fantastique traversée de la Manche avec nos essais et appréhendant la révolution à venir.

Elle est venue. Le mot « drone » est devenu familier de tous, y compris du commandement militaire. Il fallait être visionnaire pour décider l'envoi de notre unité en Afghanistan. Les chefs de l'époque avaient été convaincus par les nouvelles capacités des systèmes récents, ils avaient aussi vu que toutes les armées commençaient à les engager massivement. Ce n'était rien en comparaison de l'époque actuelle. Le nombre de drones dans l'armée de Terre a été multiplié par dix et continue de croître. De deux modèles on est passé à plusieurs dizaines. Il y a toutes les tailles, tous les usages. Auparavant, il fallait être « droniste » pour employer un drone, c'est-à-dire être un spécialiste de l'engin. Aujourd'hui, tous les soldats en utilisent, qu'ils soient fantassins, logisticiens ou transmetteurs. Les drones eux-mêmes se sont miniaturisés, multipliés et leurs performances sont sans commune mesure. Jeune officier, lorsque je présentais le système d'armes du régiment au début des années 2000, les gens qui m'écoutaient ne me croyaient pas toujours. Ils n'imaginaient pas possible de diffuser des images d'une telle qualité à de si grandes distances, prises par un avion piloté au sol, « télépiloté », dit-on dans le vocabulaire des dronistes. Désormais, cela ne surprend plus personne. Militairement pourtant, les drones n'en sont qu'à leur balbutiement. Ils restent

encore essentiellement utilisés pour l'observation et toujours pilotés à distance. Déjà apparaissent de nouvelles fonctionnalités qui poursuivront la révolution. Le transport, les communications et, bien évidemment, l'attaque. Surtout, les drones se détacheront peu à peu de leur maître, l'équipage ou l'opérateur qui les tient par une laisse tendue que l'on appelle liaison de données et qui est le signal radio permettant au pilote d'opérer le drone. Les générations futures seront de plus en plus autonomes et la place de l'homme diminuera d'autant. Même si l'humain reste le contrôleur final, toutes les opérations seront facilitées et la machine prendra le pas. C'est inéluctable.

Difficile pour moi de porter un jugement sur l'action des unités de drones comme celle que j'ai commandée. Je crois néanmoins que mes camarades et moi avons contribué à les faire connaître à notre armée et à nos concitoyens. Humblement, j'ai eu d'autres occasions au cours de ma carrière de participer à la prise en compte de cette capacité militaire devenue maintenant indispensable.

Je regarde donc cette époque pas si lointaine avec amusement. Nous *bricolions* en quelque sorte. Il fallait convaincre nos chefs et les autres soldats de l'apport de nos machines. Nous devions autant communiquer que nous entraîner. Ces drones maintenant retirés de l'inventaire des armées nous ont rendu de grands services. Leurs successeurs sont beaucoup plus performants et la technologie s'améliore encore. Ces drones ont pourtant sauvé bien des vies et c'est aujourd'hui la plus grande satisfaction que je tire de cette mission. Dois-je préciser que cet engagement en Afghanistan avait une saveur extraordinaire pour nous autres militaires ? Concentré sur l'action, je ne pensais pour ainsi dire à rien d'autre, j'étais fier d'être désigné pour participer à cette aventure. Je n'avais pas le recul pour réfléchir et m'interroger sur ce que l'on retiendrait de notre opération, sur notre rôle en faveur des drones ou sur n'importe quelle autre considération.

Aujourd'hui, je pense à mes soldats quand je me remémore l'Afghanistan. J'en croise encore certains au 61^e régiment d'artillerie que j'ai l'honneur de commander à présent, le régiment des drones de l'armée de Terre, comme un clin d'œil de l'histoire. Des militaires de l'unité nous ont quittés. Ils servent dans d'autres unités ou sont retournés à la vie civile. Les traces se perdent peu à peu. Ils rejoignent les souvenirs de la mission qui s'éteignent doucement. Malgré moi, j'ai continué de m'intéresser à ce pays dont j'ai aimé les terres ocre et le sang batailleur. Nous avons tous été grandement marqués par notre engagement ; un peu de nostalgie afghane coule dans nos veines désormais et, parfois, quand je ferme les yeux, je revois les montagnes brunes qui nous entouraient et entre lesquelles s'engouffrait le drone pour illuminer les vallées.

Prologue

Voilà maintenant plusieurs années, en 2010, je suis parti à la tête d'une unité militaire dans un pays étranger combattre un ennemi chez lui, sur sa terre, pour lui ravir une obscure vallée. Combattre ? C'est le mot consacré. En réalité, la terre afghane est demeurée un film monotone et silencieux. Des nuits et des jours, nous autres soldats avons regardé défiler sur un écran silencieux le paysage grisâtre au travers de l'œil électronique d'une machine. Cette machine, que nous appelons un drone, n'est pas vivante. Pourtant, lorsqu'elle s'élance de sa catapulte dans le vide, elle nous faisait toujours l'effet d'une créature animée que l'on jetterait dans le ciel pour éclairer la terre. Vrombissant dans la vallée, cet oiseau mécanique est devenu le compagnon de plusieurs milliers d'hommes qu'il survolait pour les protéger. Avant qu'il ne s'élève au-dessus des abîmes, les équipages aimaient caresser ses ailes d'acier qui le porteraient et ses lentilles robotiques qui découvriraient nos ennemis. Ce regard froid et métallique est aussi devenu celui d'une divinité de la guerre quand, à travers les caméras, nous avons vu périr des hommes. Mais nous n'avons pas douté : ce n'est pas le drone qui a provoqué la mort, c'est nous.

Immersion

Changer de costume, changer de vie, changer de nature. Je regarde par les hublots de l'avion les paysages de sable et de montagnes qui se déroulent sans fin. D'ici peu j'aurai changé jusqu'à la dimension de mon être. Je songe que, dans quelques minutes maintenant, après la descente, je serai pour les six prochains mois le chef du détachement des avions sans pilote de notre armée déployée si loin. Oubliés les vêtements civils, fini d'être un père pour mes enfants, un époux, un ami. Je deviens commandant d'une unité jour et nuit, pour longtemps.

Les drones, je les connais bien, et mes soldats comme moi les aimons. Ils ont leur immatriculation, composée d'une lettre puis de trois chiffres ; ils ont leurs surnoms, leurs caractères aussi. J'ai beaucoup pensé à l'Afghanistan, je m'y suis vu errant sur les routes sablonneuses au côté des cavaliers mythiques dont les vêtements bouffants flottent dans le vent. J'ignore encore que je n'en verrai rien. Seuls les drones iront quotidiennement arpenter la vallée ennemie, affronter le vent et rechercher sur chaque pouce de terrain la trace des rebelles. Lorsque je reviendrai, mes yeux seront remplis de centaines d'heures d'observation d'un film silencieux, monochrome, lent,

méthodique, répétitif. J'aurai changé de nature, je serai devenu celui qui commande aux drones.

*

* *

Avant de rejoindre notre cantonnement pour les six prochains mois, nous demeurons quelques jours dans l'immense base de l'aéroport de Bagram pour nous acclimater au théâtre afghan et recevoir quelques instructions. En tant que commandant d'unité, je connais déjà tous mes hommes depuis plusieurs mois maintenant. Nous partons à l'automne de France et nous y reviendrons au milieu du printemps, laissant nos familles, nos vies là-bas en métropole. Le militaire n'y trouvera point là chose étonnante. Ce n'est pas la première fois que nombre d'entre nous partent en opération. La séparation est certes longue, mais nous nous y sommes préparés. Je crois pouvoir sans doute affirmer que l'excitation de débarquer ici en terre hostile dépasse pour l'heure la brutalité du départ. Les difficultés liées à la séparation familiale viendront plus tard.

L'Afghanistan est un pays en guerre. Tous les jours, les chars, les canons, les avions de combat pilonnent des positions ennemies çà et là. La guerre sur ces terres n'a jamais cessé. Depuis les âges les plus lointains, les Afghans se sont toujours battus, contre les Mongols, les Anglais, les Soviétiques, entre eux, et maintenant contre nous. Les carcasses de chars russes rouillées sur les collines pourrissent encore, à côté des châteaux ruinés par les envahisseurs anciens. Sur d'autres sommets, des radars plus modernes et des obusiers côtoient des restes d'acier détruits voilà peu.

Ce que nous venons faire ici ? C'est une question que je me suis longuement posée. La mission du soldat français dans ce pays lointain n'est et n'apparaîtra jamais évidente. Je balaie

ces réflexions d'un revers de la main, je suis venu ici pour faire voler des drones dans la zone d'opération de la brigade française La Fayette. Pour acquérir du renseignement, repérer nos ennemis, les talibans et les rebelles de toutes les factions hostiles, effectuer des reconnaissances, protéger les troupes au sol. Voilà notre mission pour les six prochains mois. J'y pense depuis tellement de jours que j'en éprouve désormais une vraie fierté. Cette mission de veilleur du ciel, d'ange gardien pour mes frères d'armes, me fait sourire de contentement.

Les premiers ordres viennent. J'ai au-dessus de moi le commandant Cyril, qui donne ses consignes. Grand, fort, le nez aquilin, il hausse les épaules en souriant et me donne de grandes bourrades dans le dos lorsqu'il est de bonne humeur. Parfois, sur le ton de la confiance, il m'amène dans un recoin sombre et chuchote quelque conseil de méfiance à l'encontre de tel ou tel bonhomme, ou me donne un avis sur une décision militaire de haut niveau en murmurant que « ça va faire bouger les choses. » J'opine du chef avec intérêt, sans bien comprendre.

Le commandant Cyril est donc l'officier supérieur qui me donne des ordres. Il en donne aussi à l'unité d'écoute électromagnétique et à l'unité de recherche humaine qui sont déployées avec la mienne. Ces trois unités de renseignement appartiennent au bataillon de renseignement de la brigade ; nous sommes affublés d'acronymes anglais dont nous percevons à peine le sens, mais dans les concepts de l'OTAN du nouveau millénaire, pareils noms paraissent essentiels, quand ils ne sont que des resucées de concepts français plus anciens, et plus compréhensibles.

*

* *

Ce soir, nous nous retrouvons sur le tarmac de l'aéroport militaire au milieu de la nuit. L'attente est longue, nous sommes

tous chargés comme des mules, assis, qui sur un bloc de béton, qui sur un conteneur ou dans le sable. D'autres, debout, fument sous les projecteurs. Au loin, de gros hélicoptères birotor Chinook américains décollent et atterrissent pour transporter leur lot de soldats français dans les emprises. Bientôt, c'est notre tour et nous avançons en vitesse vers le ventre ouvert de l'énorme machine, nous tassant sur des sièges de toile, le tout sans plus aucune lumière et sans comprendre vraiment où nous sommes. J'ai l'impression d'entrer dans le ventre de la baleine. Sur les sabords, des mitrailleurs casqués comme dans un film de science-fiction laissent un moment leur arme pour nous agripper et nous forcer à nous tasser toujours plus dans la soute de l'appareil. Ils nous jettent sans aucune considération et, tels des pantins désarticulés, nous volons jusqu'à nos sièges tendus de toile. De rares lumières vertes scintillantes dessinent les contours de quelques silhouettes. Soudain, l'un des mitrailleurs, un drôle, fait des pirouettes au milieu des hommes installés comme ils le peuvent dans la machine. Des lumières clignotent sur la visière sombre de son casque, il provoque quelques ricanelements en roulant entre nos jambes comme un singe. Le calme revient d'un coup. De grosses lampes vertes s'allument puis s'éteignent dans la soute et les rotors hurlent pour de bon. Mitrailleurs à leur poste, rampe fermée, l'hélicoptère tangué puis s'élève d'un bond dans un ciel ténébreux. D'où je suis, il m'est impossible de savoir si nous volons, roulons ou sommes encore posés. Peu après, des mouvements de roulis plus amples me font comprendre que la machine traverse le ciel afghan pendant de longues minutes. Cette fois, les mitrailleurs sont concentrés à leur poste. Je vois l'éclat verdâtre des jumelles de vision nocturne sur leur visière et ils scrutent l'obscurité tandis que nous survolons l'immensité afghane. Je n'ai aucune idée d'où nous pouvons être ni même à quelle altitude nous nous trouvons, je ne suis qu'un poids mort dans le ventre du monstre.

Alors, la rampe s'ouvre. Je le devine plus que je ne le vois car aucune lumière ne semble exister ici. Tous les hommes se lèvent et agrippent sacs et armes. On me tire par le treillis pour me lever, je saisis mes affaires. Avec mes camarades, nous marchons en trébuchant les uns sur les autres vers la queue de l'hélicoptère géant. Un soldat américain m'attrape et me repousse plus bas. Nous touchons le sol, ce sont des pierres noires. À peine ai-je le temps de me demander où je suis arrivé que des voix dans la nuit me crient de courir sans m'arrêter. J'avance, courbé autant sous le poids des sacs que parce que je sens le rotor tourner au-dessus de moi ; et même s'il est bien trop haut pour me toucher, je suis plié en deux. Levant enfin la tête, je continue de ne rien voir ni ne rien comprendre. Puis, dans un rugissement sauvage, le Chinook s'élève et disparaît dans les ténèbres en soulevant des nuages d'une poussière étouffante qui m'entre dans les narines.

Le silence retombe et, peu à peu, des étoiles apparaissent dans le ciel nuageux. Prenant le temps de réaliser ce qui m'arrive, je découvre autour de moi l'immensité des montagnes noires qui bordent la zone de poser. Au loin, quelques halos, c'est la base de Tora. Autour, plus un bruit, plus un souffle, seulement des ombres et, dans le ciel, le scintillement des astres. Ce ciel, j'allais apprendre à l'aimer.

Jamais plus je ne reverrai le firmament ainsi. Quand ma vue se dessille enfin, je vois se dessiner toutes les constellations. Orion, les Ourses, Vénus, les étoiles comme les nuées se mettent à briller dans le néant ; même la Voie lactée trace son immense fleuve rayonnant dans le vide. Passé quelques secondes d'hébétément, je me surprends à rester émerveillé, le nez en l'air, les mains tendues avec sur les poignets de lourds sacs pesants et un fusil qui pend, le canon dans le sable. Puis, près de moi, les hommes s'activent et se mettent à murmurer. Un bonhomme m'indique une direction en me poussant, j'y

marche avec quelques autres. Bientôt, nous franchissons un portail que je n'avais pas deviné et nous sommes accueillis avec chaleur par le capitaine Baptiste, mon prédécesseur, qui nous attend pour quitter le théâtre et rentrer en France. Il nous guide dans un labyrinthe énigmatique de murs, de plaques d'acier et de plots en béton jusqu'à un petit bâtiment. Tout est sombre, c'est la première règle ici. Les lumières sont interdites sur la base dès la nuit tombée. Sinon, les talibans pourraient nous tirer dessus facilement. Le néophyte est donc perdu, mais il s'habituerà bien vite, gardant sa lampe de poche sous la main pour se faufiler entre les blindés sans se cogner !

Quel soulagement pour nos prédécesseurs de nous voir arriver. Ils sont là depuis six mois et me semblent épuisés. J'ai même le sentiment que le capitaine Baptiste a vieilli. Pendant qu'il parle à mes hommes enfin rassemblés à la lumière d'une grande salle basse, je pense à ce que nous serons dans six mois. Il est cependant très tard et le sommeil nous a gagnés. De toute façon, après une courte nuit, le passage des consignes des anciens aux nouveaux commencera. Il ne durera guère, car nos prédécesseurs ont hâte de partir pour rentrer chez eux ; dans trois jours, nous serons seuls et seuls maîtres à bord pour opérer les drones.

Ainsi, en très peu de jours, j'ai appris à connaître la base de Tora en Afghanistan, base dans laquelle je demeurerai six mois. C'est une sorte d'oppidum pour six ou sept cents militaires français au sud du secteur attribué à la brigade française La Fayette. Ici, c'est la Surobi, l'une des régions afghanes. Cette importante base, autrefois soviétique, a fière allure. De longues murailles en béton l'entourent, avec de nombreuses tours garnies de mitrailleuses. Un portail géant ouvre sur l'extérieur vers le nord. Vers le sud, un portail plus frêle donne accès à la *drop zone*, autrement dit la zone de poser pour aéronefs, dont nos drones. Des baraquements, des conteneurs, des tentes sont

disposés un peu partout et accueillent les compagnies d'infanterie, les zones de maintenance et les diverses unités. Dans un coin, derrière la place d'armes, c'est notre espace. Notre détachement drones y a déployé tous ses matériels, ses tentes octogonales, ses catapultes et ses stations de contrôle. Nous logeons plus bas, dans de solides petits bâtiments censés nous abriter des tirs avec leurs murs de brique et leurs toits durcis. En peu de temps, nous connaissons chaque recoin du site. Le poste de commandement et son état-major, le réfectoire de l'ordinaire pour se restaurer, les conteneurs des douches, la grande place d'armes, la pizzeria au fond de la base, le dépôt de carburant et tous les petits endroits. C'est une sorte de village ici. Chacun se connaît et nous nous croisons plusieurs fois par jour. Au demeurant, les détachements d'unités ne s'entremêlent guère, et ce d'autant plus que nous débarquons quand d'autres achèvent ou ont depuis longtemps mené leur mission. Mais la promiscuité créera bien assez tôt tous ces liens.

Au petit matin chaque jour, la base française se réveille au ronronnement des blindés que les soldats mettent en marche pour chauffer les moteurs. Sortent de leurs petits baraquements des hordes de jeunes soldats en treillis, béret vissé sur la tête, mains dans les poches, parfois fusil en bandoulière, et tous se dirigent d'un bon pas vers l'ordinaire pour y boire le café du matin. La lumière d'un soleil éblouissant glisse sur les toits de tôle des bâtiments puis s'épanouit dans le ciel bleu comme une pierre précieuse. Notre base nous semble au sommet du monde et nous voyons alentour les lointaines neiges de l'Himalaya. Les murailles de béton armé, d'acier et de sable qui nous entourent, ou nous cernent, nous isolent de cet ailleurs. Pour l'heure, nous vivons dans une île.

*

* *

Les choses sérieuses ont très vite débuté, dès le premier jour de notre prise de fonction. Ou plutôt n'ont pas débuté pour nous. À peine cinq jours après notre arrivée sur le théâtre afghan, alors que le détachement prenait officiellement ses fonctions en remplacement de l'unité précédente, nous avons été mis en alerte en début de soirée. Les hommes, pourtant rompus à l'exercice lors des entraînements, ne s'attendaient guère à pareille mise en ambiance dès leur arrivée ! Je n'ai pas encore tous mes repères et déjà le commandant Cyril aboie au téléphone : on me réclame au centre d'opérations où se trouve l'état-major. Les opérateurs sortent un drone de la grande tente octogonale, d'autres conduisent le camion-grue près de la catapulte. Le chef de section est au téléphone avec le capitaine Yannick, notre officier de liaison auprès de la brigade qui lui transmet les derniers éléments. Pour ma part, je cours au centre d'opérations pour m'informer de la situation.

Elle est grave. Une section du bataillon d'infanterie en position sur un piton rocheux de la sinistre vallée d'Uzbeen a été prise pour cible par un tir de roquette. Par malheur, un projectile lancé dans la nuit a explosé au milieu des combattants. Le brancardier a le bras presque arraché et l'infirmier est criblé d'éclats. Ce sont les fantassins qui doivent fixer les garrots et arrêter les hémorragies des deux blessés dont c'est normalement le métier ! Dans l'obscurité la plus profonde, les fantassins isolés sur une hauteur de la sinistre vallée sont désarmés. Alors, j'assiste non sans effroi aux conversations du médecin-chef à la radio avec les soldats sur le terrain. Il règne dans le poste de commandement une ambiance de mort.

– L'hélicoptère d'évacuation est en route, les gars, il faut que les blessés tiennent bon.

– L'adjudant-chef est polycrible, répond la radio, on met des garrots.

– Est-ce qu'il est encore conscient ?

Mais l'infirmier blessé, pourtant classé *bravo*, c'est-à-dire, blessé moyen, devient *alpha*, critique, il perd conscience peu à peu puis s'évanouit. L'autre blessé, le brancardier, paraît stabilisé. J'observe le médecin-chef qui transpire dans la chaleur du poste et prend de profondes inspirations pour trouver les mots justes, trouver ce qu'il peut dire pour conseiller les soldats isolés sur leur piton et surtout leur remonter le moral. Soudain, c'est la consternation, l'hélicoptère en vol a une défaillance et doit être remplacé par une autre machine. Pendant ce temps, l'état de santé des blessés se dégrade très vite. Les soldats qui les soignent ne peuvent pas allumer de lumière ni relâcher leur surveillance en zone hostile !

L'attente est interminable. Malgré mes appels téléphoniques à l'officier de liaison auprès de la brigade, je ne comprends toujours pas pourquoi l'ordre de décollage n'est pas donné au détachement. Tous les servants sont maintenant autour du drone, incliné sur sa catapulte, prêt au décollage. La tension est palpable parmi ces hommes à peine arrivés sur le théâtre. Ils savent que quelque chose de grave se passe en ce moment, mais restent concentrés sur leur seul travail technique pour le moment.

Bientôt, les blessés sont enfin évacués. L'hélicoptère de secours est parvenu à les rejoindre et à faire monter à bord les deux hommes blessés. Hélas, l'équipe médicale embarquée dans l'hélicoptère et qui est en liaison radio avec le médecin-chef ne cache pas son inquiétude. D'ailleurs, je vois le docteur s'essuyer le front mais aussi quelques larmes discrètes. Tous les officiers du centre d'opérations l'observent en silence. Lui fait peu de commentaires, mais chacun écoute la conversation radio et comprend que tout va mal. L'hélicoptère est dérouté sur Tora, blessé intransportable maintenant. Les minutes passent, le chef de corps qui commande tout le dispositif français demande régulièrement au médecin un point sur la situation. Les réponses

sont de plus en plus sombres. J'entends au dehors le feulement d'un rotor, une machine s'est posée à quelques dizaines de mètres de nous. À son bord, un blessé grave et un autre entre la vie et la mort. Enfin, après plusieurs arrêts cardiaques, des amputations répétées, le couperet tombe : l'infirmier vient de mourir, ici, sur la *DZ* de Tora, à quelques dizaines de mètres de moi.

Peu après, la mise en alerte est levée. Tout est fini. Je débranche ma radio, je retire mon casque, mon écran est resté noir, et je reviens vers le détachement. À ma mine, les officiers ont compris, ils font rassembler tous les hommes et j'annonce gravement la nouvelle. Les soldats hochent la tête avec un air désabusé. L'heure est déjà très avancée et ce n'est pas la fatigue qui nous terrasse mais une indicible crainte. Nous n'avons pas peur de mourir, ce n'est pas la compassion ou une émotion qui nous submerge. Je crois qu'il s'agit plutôt d'un sentiment lié à notre transformation en militaires au combat qui se révèle à nous. Voilà peu, nous étions les citoyens quelconques d'un pays en paix, tranquilles, en famille, avec les nôtres et sans souci. Soudain, nous sommes devenus des cibles, des ennemis à abattre. Cette transformation est des plus violentes, sans réelle préparation. Nous sommes des militaires, certes, mais le réaliser maintenant est une nouveauté. J'avais déjà vécu des situations graves, connu des démineurs qui, plus tard, seraient tués, des camarades morts de froid. Mais, pour nous tous, ayant à peine quitté notre civilisation confortable, ce choc de la réalité est d'une rare brutalité, c'est une immersion dans de l'eau noire et profonde.

Cette nuit, je ne dors pas. Déjà rendu malade par le changement de régime et les conditions d'hygiène un peu nouvelles, je ne parviens pas à ôter de mon esprit les voix qui conversaient à la radio et annonçaient peu à peu la mort à venir. Je me demande si la présence d'un drone en vol aurait pu empêcher le

rebelle de tirer une roquette et de tuer notre camarade. À dire vrai, c'est pure spéculation. L'autre a tiré, au hasard, dans la nuit, sans voir, et a tué. C'est ainsi, c'est la guerre.

Le lendemain, une cérémonie d'adieu à notre frère d'armes est organisée. Une longue colonne de soldats du bataillon suit le camion transportant le cercueil jusqu'à l'hélicoptère Caracal. Nous avons nos képis sur la tête et saluons une dernière fois le départ de l'infirmier tué au combat. Tous les hommes conservent un air grave et un étrange silence de mort semble avoir étouffé tous les sons dans l'immensité qui entoure la base de Tora. Seul le bruit des moteurs de la machine perturbe ce calme particulier. Nous restons à distance et l'hélicoptère s'élève lentement puis disparaît dans le ciel.

La famille doit déjà être prévenue, il est aussi probable que la mort de l'un des nôtres a été mentionnée aux informations. Cet infirmier mort en vallée d'Uzbeen est venu payer le prix de la conquête sans cesse recommencée des vallées afghanes qui appartiennent au secteur de la brigade française La Fayette. Ainsi, des centaines de vallées, régions, villes et villages sont réparties en secteurs entre les différentes unités de l'OTAN qui se sont partagé l'Afghanistan pour essayer d'éradiquer le terrorisme. À mon humble niveau, je n'ai qu'une vague conscience de toute cette organisation. Je sais seulement que la brigade française doit tâcher de contrôler son terrain pour empêcher la prolifération des insurgés. Eux-mêmes sont difficiles à définir. Pour simplifier, nous les appelons les talibans, comme les « étudiants en religion » ayant vaincu le régime communiste dans les années 1990. Mais qui sont-ils véritablement ? Nous l'ignorons. Lorsqu'un rebelle tire sur un soldat, il peut être un disciple de l'internationale terroriste Al-Qaïda, un étudiant fanatique taleb, un criminel ou un membre d'un autre groupe rebelle, ou plus simplement un paysan excédé par le passage des blindés devant sa maison, surtout si l'un de ces blindés à

un jour écrasé l'un des siens ou par erreur ouvert le feu sur ses proches.

Tenir un tel pays montagneux semble une gageure. Même la zone française, au final assez petite, est un affront pour les tenants des théories contre-insurrectionnelles. Avec 3 000 soldats dans le secteur de la brigade, plus ou moins répartis entre un bataillon en Surobi, la région la plus au sud, et un autre en Kapisa, la province au nord, tenir les vallées, les cols enneigés ou les nombreuses agglomérations paraît inconcevable. Avec des effectifs réduits, l'idée est plutôt de conserver quelques points clés en y implantant des bases, appelées *FOB* ou *COP* selon leur taille, mais aussi de mener des raids ponctuels pour détruire les bandes rebelles. Une grande route reliant Kaboul au Pakistan passe également juste au nord de la *FOB* Tora, le long de Surobi – c'est aussi le nom d'une ville – et cette route, la *Highway 7*, doit être sécurisée. Il est hors de question que les talibans puissent couper cet axe, logistique du point de vue militaire et économique du point de vue civil, en un mot décisif pour l'économie affaiblie de l'Afghanistan.

Le secteur attribué à la brigade française ne représente donc qu'un gros point sur la carte du pays afghan. Mais ce point n'est pas sans importance. Outre la route déjà évoquée, la vallée de Tagab lie le district de Surobi au sud à la province de Kapisa au nord. Cette vallée qui court du sud au nord sur cinquante kilomètres est bordée à l'est par de nombreuses vallées perpendiculaires : Uzbeen, Ghayn, Bedraou et Alasay. D'autres vallées existent plus au sud, celles de Jagdalay ou Tizin ; ou au nord, comme Afghanya. Mais quatre noms se graveront bientôt dans l'esprit des hommes du détachement comme dans le marbre : Tagab, car elle sépare le bataillon de Kapisa et le bataillon de Surobi ; Uzbeen, car les talibans y sont indétectables ; Bedraou, le repaire des rebelles ; et Alasay, la sanglante.